Note d’intention

Samuel Le Bihan

C’est sur le tournage de « T’en fais pas, j’suis là » où j’interprétais un avocat, que le désir de me confronter à l’exercice de la plaidoirie est né. Sentir la force de l’oralité et ébranler les points de vue les plus féroces avec des mots. N’avoir qu’une poignée d’arguments, mais être porté par de solides convictions pour gagner un acquittement. Voilà le type de personnage que je rêvais d’interpréter ; un avocat pris dans la tempête d’un procès.

C’est bien plus tard que l’idée du sujet m’est apparue. Ce n’était pas la volonté de faire un film sur l’autisme, mais plutôt de réfléchir à la place du handicap dans notre société. Qu’accorde-t-on aux plus faibles, aux marginaux, aux fragiles ? Quelle oreille donne-t-on à ceux qui les entourent, à ceux qui les protègent ?

Bien que l’autisme en soit la clé de voûte, cette histoire est très éloignée de ce qu’il m’est donné de vivre au contact de ce trouble. Ma fille est lumineuse, dynamique, enjouée. Elle fait chaque jour des progrès que je n’aurais pas même envisagés. En participant à son développement et à ses progrès, j’ai moi-même été transformé en profondeur. Elle a fait sortir de moi des choses que je n’aurais jamais crues possibles. Bien sûr, il faut faire des choix ou bien plus souvent des sacrifices, mais je n’ai pas le sentiment d’un repli sur moi. Les progrès de ma fille participent aussi d’une ouverture, différente de ce que je vivais avant sa naissance, mais tournée vers les possibles. Mon histoire est donc très différente du combat qu’Elsa a mené seule, mais le milieu du handicap est un espace que je connais bien et que je côtoie. C’est lors de ce parcours, qui est celui de tout parent d’enfant autiste, que certaines rencontres m’ont profondément marqué. Des pères, des mères, des familles en quête de réponses, figés dans l’incompréhension, dans un sentiment d’injustice et d’abandon. Il y a une charge de violence très forte chez certaines familles touchées par cette particularité. Si rien n’est visible en surface, l’intérieur gronde, prêt à exploser. À leur contact, je ressors toujours bouleversé. Je revois nos rêves d’enfant et leurs vulnérabilités, la fragilité de nos existences. Mais au-delà du séisme que provoque le handicap dans la sphère privée, c’est aussi la question politique qui est évoquée dans ce film. Quelle place accorde-t-on à la différence dans notre société ? En vérité très peu. Même à notre échelle, lorsque l’on croit se distinguer, on se conforme. On cache la différence comme on cache les vieux et les malades. Dans ce contexte, comment trouver sa place ? Ce n’est pas un hasard si les coachs de vie et les méthodes de développement personnel ont autant de succès. La réussite est devenue la nouvelle religion. Le bonheur la nouvelle dictature. Voilà pourquoi, à travers l’histoire tragique de cette femme, j’espère susciter le débat ou tout au moins une interrogation sur la vulnérabilité, le handicap et l’isolement.

Ce film est une fiction, librement inspirée de faits réels. Ce sont des drames rares mais suffisamment marquants. Le principe de la fiction me semble être un véhicule approprié pour aborder certains sujets difficiles. Elle nous donne la distance nécessaire. Le sujet est incarné avant d’être intellectualisé. Le cheminement de nos pensées est plus intuitif et spontané, mais surtout, la fiction nous laisse une empreinte plus durable.